1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

L'ÉPLUCHETTE

CONTES JOYEUX DES CHAMPS

EN PROSE RIMÉE

Recueil de Monologues et de
Choses à Dire

PAR

RÉGIS ROY

Éditeur :

GÉRARD MALCHELOSSE

MONTREAL

1916

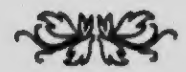
L'ÉPLUCHETTE

DU MÊME AUTEUR

On demande un acteur, farce en un acte . . . . (2 h)
L'auberge du numéro Trois, farce en un acte (4 h)
Consultations gratuites, farce en un acte . . (3 h)
Nous divorçons, comédie en un acte . . . . . (2 h,2f)
La tête de Martin, comédie en un acte . . . . . (4 h)
La visite de Champoireau, comédie en un acte (4 h)
Pour le premier prix, comédie en un acte (6 h)

Le cadet de la Vérendrye, nouvelle historique.
Les capitaines de Marin, notice historique.
Les intendants de la Nouvelle-France, illustré.
Les capitaines Berthier, notice historique.
L'armorial du Canada-Français (collaboration de M. E.-Z. Massicotte).

L'ÉPLUCHETTE



Contes joyeux des champs

PAR

RÉGIS ROY

Éditeur:
GÉRARD MALCHELOSSE
MONTREAL
1916

L'épluchette

**Pour égayer leur vie active et rude,
Nos "habitants" trouvent quelques moments
A consacrer aux divertissements,
Par-ci, par-là. Jeux simples, d'habitude,
Mais d'un entrain franc et de bon aloi.
Citons-en un, celui de "l'épluchette",
Où, dépouillant de sa longue jaquette
L'épi nouveau, l'on cherche avec émoi
Pour le maïs de teinte rubescente.
Il faut parfois, assez longtemps chercher.
A ce jeu donc, triant sans relâcher,
Les épis vont en pile grossissante.
Depuis longtemps j'ai souvent entendu
Des contes gais venus de la campagne;
Mais chez les uns trop de sel accompagne
L'esprit rural; chez d'autres, c'est rendu
Avec des mots qui sentent trop la terre.
Il fallait donc, pour vous, ami lecteur,
Accomplissant un amusant labeur,
A notre tour, une épluchette faire.
Nous ignorons si nous avons atteint
Notre seul but, mais si notre humble plume
En composant l'épluchette en volume
A pu vous plaire, eh bien! c'est son destin!**

Toujours le même

Nous avons un nouveau curé.
Désirant connaître son monde
Il partit pour faire une ronde,
Par notre bedeau voituré.
Ce dernier, le long de la route
Le renseignait sur tous les gens.
Arrivés chez Gros-Jean Deschamps
Le bon prêtre connaissait toute
L'histoire de ces gens-là :
" C'était du bon monde, mais l'homme,
" Ça jurait et ça buvait comme
" Le sable qui boit l'eau!... Voilà!...
" La femme était bien travaillante,
" Mais de façon et d'esprit bornés.
" Et les enfants échelonnés...
" On en comptait près de trente,
" Mal élevés, des polissons;
" Le fruit de deux unions."
Quelque temps avant l'arrivée
Des hôtes qu'on n'attendaient pas,
La marmaille s'était livrée
A ses habituels ébats.
En voyant les hommes d'église,
Point n'est besoin qu'on le dise

Le tapage cessa presto
Parmi la bruyante jeunesse,
Pour annoncer aussitôt
Monsieur le curé nouveau.
Déférente alors, s'empresse
La digne épouse de Gros-Jean,
Auprès de notre Révérend.
Il s'informe de la famille,
D'elle et de Gros-Jean son époux;
De la marmaille qui fourmille,
Et lesquels sont, entre eux tous,
Du premier lit et du deuxième.
—Excusez, qu'elle répondit,
On n'a pas eu d'deuxième lit,
M'sieu l'curé; ça toujours 'té l'même !

Pour le mariage de Michel

Michel abandonnant la campagne tranquille,
Vint trouver un emploi dans une grande ville.
Il fut bientôt séduit par tous les points charmants
Et pourtant variés de ses amusements.
Souvent il demandait permission d'absence
Que donnait le patron au cœur plein d'indulgence
Envers le campagnard si loin de ses parents.
Michel en profitait, mais les cas apparents
Et trop souvent refaits pour motiver l'absence,
A la fin, du patron lassent la patience.
Il se dit que Michel cherche trop à sortir
Et que ce temps passé rien qu'à se divertir
Ne l'avancera point; sans compter qu'il dépense
Son salaire et son temps. Voilà donc ce qu'il pense
Quand le jeune homme encor veut avoir un congé
Pour le surlendemain. —"Michel, as-tu songé,
Dit le maître obligeant, que je ne puis permettre
Que tu sortes autant? Je ne voudrais pas être
Pour toi trop rigoureux, mais tu comprends qu'ici
L'ouvrage doit se faire et que chômer ainsi
Nous fait tort à chacun; il faut que cela cesse!
Mais, dis-moi, voyons! est-ce de quoi qui presse?
Est-ce bien important? absolument?... —Ben, v'là!
Dit Michel, j'me marie et... j'voudrais ben êtr' là.

Pas tous à la fois

Gros-Jean pressé vint en ville à cheval
Pour vaquer à des affaires
Qui lui causaient bien des misères.
Après s'être donné du mal
Il eut gain de cause,
Et, pour célébrer ce succès,
Fallait bien prendre "quéque chose".
Mais... il en prit à l'excès
Et quand sonna l'heure
De retourner à sa demeure,
Il ne put monter son coursier
Malgré plusieurs tentatives.
Pour avoir de l'aplomb, que moins lourd soit son pied,
Bacchus reçoit ses récidives.
Gros-Jean moins ferme que jamais
N'en peut mais,
Perdant patience, il s'écrie :
—Aidez-moi, sainte Marie !
Il essaie encor
Mais n'est pas plus fort.
De fait sa jambe est moins raide.
Alors, à son aide,
Il appelle son patron :
—Bon saint Jean, aidez-moi don' !

Il veut sauter en selle,
Trébuche et chancelle ;
Il n'en peut guère, il n'en peut plus!
—Secourez-moi, mon Jésus !
Par un dernier effort, hop ! il pique une tête
Pardessus la bête.
Il se relève un peu meurtri
Et remarque, marri :
—Saint-Jean, Jésus et Marie,
Pas tous à la fois, j'vous en prie!

Au fond du puits

Gros-Jean Deschamps, le père de Simplice,
Certain matin, s'était au petit jour
Levé sans bruit, puis, de la basse-cour
Aux bâtiments, comme une ombre il se glisse
Pour accomplir son "train" de tous les jours.
Et, cela fait, il erre à l'aventure,
Examinant champs, prés et leur verdure,
Sans remarquer que Phébus en son cours
S'est avancé. Tout à coup, il y pense;
Il en devient inquiet, excité,
Car, trop longtemps dehors il est resté.
Ah! quel émoi doit créer son absence!
A la maison on a dû le chercher
Beaucoup, partout, hors à la bonne place !
Alors il part, vivement se retrace,
Puis c'est bientôt... une course au clocher.
Pendant ce temps sa famille éplorée
Le cherche en vain. Michel, l'un des enfants,
Robuste gars qui compte dix-neuf ans,
Visite à neuf telle place explorée
Déjà vingt fois. Il passe près du puits;
Il y regarde, assis sur la margelle,
Mais l'onde en bas paraît froide et cruelle
Et ne dit rien. Il est perplexe, puis,

Subitement, il saisit la brimballe
Et la descend dans le puits jusqu'au fond:
—Si t'es là, p'pa, dit-il, attrape don'
Et quiens toi ben, que je te hâle!

Place aux dames

C'était la leçon de grammaire.
L'institutrice proposa
Une correction à faire
Dans la phrase qu'elle exposa.
—Le cheval et la vache *osa*
Sortir de l'étable ouverte !"
D'abord, personne ne dit mot,
Mais voilà que bientôt
Une fraiche voix, vive, alerte,
(Celle de Nicole Deschamps)
Chanta comme un grillon des champs
Du bout de l'un des bancs d'arrière :
—La *dame* passe la première !

La visite de Monseigneur

Quand monseigneur l'évêque une deuxième fois
Fit sa visite pastorale
A la paroisse des Grands-Bois,
Gros-Jean venait d'être le choix
Pour la charge magistrale.
De maire de l'endroit. A ce titre il devait
Lire à l'évêque une adresse,
Mais comme lire il ne savait
Qu'en ânonnant, pour celer sa détresse
Il enrôla son Michel, beau lecteur,
Dont le débit, tel un vapeur,
Qui devant rien ne recule,
Vogue tout droit pardessus point, virgule,
Deux-points, point d'exclamation
Et tous les points de ponctuation.
L'évêque, ce prince de l'Eglise,
Est-il besoin qu'on le dise?
Fut affable, charmant.
Causant de l'affaire,
Michel, la mine fière,
Avouait ingénument
Son aise, son contentement
D'avoir fait la connaissance
De Sa Grandeur.

—Il n'est pas fier, monseigneur,
  Disait-il, avec complaisance,
Et quand j'aurai la chance
D'aller en ville faire un tour,
J'irai, ben sûr, lui dir' bonjour !

La défunte vache de Gros-Jean

Gros-Jean croise en chemin
Monsieur le médecin
Qui, la semaine précédente
A perdu sa tante.
Jean veut sympathiser,
Commisérer,
Et voici comment il s'en tire :
—M'sieu l'docteur, j'voudrais vous dire
Mes sentiments de regrets
Au sujet du décès
De vot' défunt' tante qu'est morte!
C'est ben dûr, j'le sais,
C'te croix que l'Bon Dieu nous apporte,
Mais quoi! faut l'accepter !
C'est comme moi c't'été :
J'ai perdu... —Hein! pas que je sache?...
—Eh, oui! not' vieille vache !

A telle enseigne

Un étranger arrête chez Gros-Jean
Et demande à voir le maitre.
Fanfan se penche à la fenêtre
Et dit: —Il est au bout du champ
Là-bas, il travaille
Dans la soute aux gôrets.
Vous le reconnaitrez sans frais;
C'est lui qui porte un chapeau d'paille!

Rien des anges

Simplice, une fois, à l'église
Emmena le jeune Moïse
Son petit frère de quatre ans,
Pour soulager maman Deschamps ;
Moïse faisait du tapage,
Car à quatre ans on est peu sage.
On ne l'est pas même des fois
Quand des ans nous sentons le poids.
Simplice à Moïse dut faire
L'ordre bien strict de se taire
En pénétrant dans le lieu saint,
Lui confiant dans ce dessein
Qu'il verrait tout à l'heure un ange.
A ces mots Moïse s'arrange
Pour être bon petit garçon.
Simplice entreprend oraison,
Récite litanie et prière.
Ce pendant que son petit frère
Commence à se lasser enfin
Et tarde bien d'en voir la fin,
Mais Simplice songe alors à faire
Le chemin sacré du Calvaire
Et l'enfant de grogner tout bas :
—Ousqu'il est l'ange? J'en vois pas!

J'veux l'voir moé !—Voyons, Moïse!
On va faire l'tour de l'église,
Dit Simplice, et tu le verras
Après. L'enfant traîne le pas
A demi satisfait derrière
Sa sœur tout à sa prière.
Finalement il n'en peut plus,
Les anges ne sont pas venus.
Très haut à sa sœur qu'il dérange,
Il lance :—Ousqu'il est l'ange, dis?
Elle fait:—Chut!... cesse ces cris !
—Ben, j'en vois pas un yâbe d'ange!

Un tonique merveilleux

Un monsieur de la ville,
Valétudinaire, débile,
Chez Gros-Jean vint chercher, confiant,
Un air plus vivifiant.
Le pauvre, il ne valait guère !
Sur son incessante prière,
Son médecin compatissant
Lui fit un tonique
Merveilleux, magique,
D'un caractère puissant
A réveiller un trépassant.
C'était une poudre
D'un effet prompt comme la foudre.
Il fallait en jeter
Une cuillérée à thé
Sur les aliments à frire.
En remettant
A l'épouse de Gros-Jean
Le tonique, il dut lui dire
Aussi le mode d'emploi.
Le lendemain matin, quoi !
(Dans la campagne tranquille
On dort tellement mieux qu'en ville)
A table il parut tard.
Il y jette un regard :

Rien ! tandis qu'une faim canine
Le traverse de part en part.
Il gagne la cuisine
D'où vient un crépitement long,
Indiquant que dans un poêlon
Rissole quelque chose.
Madame est là toute rose,
Le teint empourpré sous l'ardeur
Du poêle. Elle a mauvaise humeur ;
Elle bougonne de colère.
Le nouveau pensionnaire
Dit: —Eh bien! ce déjeûner,
Quand allez-vous me le donner?
La faim, une faim nouvelle
Me talonne et se fait cruelle!
—Mon cher monsieur, ah! oui bien!
Je n'y comprends plus rien!
Dit la femme d'ire embrasée;
Je vous préparais, là !
D'la saucisse, mais v'là
Qu'a veut pas cuire, all est emmorphosée !
D'puis qu'jai mis vot' poudr', don'!
A fait qu'danser l'rigaudon!

Du tac au tac

Depuis plusieurs jours l'atmosphère embrasée
Brûlait tout dans les champs. La campagne rasée
Par un soleil ardent, présentait un aspect
Désolant, et, pour peu que cet état suspect
Fit mine de durer, c'était la ruine sûre
Pour beaucoup de ces gens dont la vie était dûre
Déjà, suffisamment. Dans cette intensité
De brasier suffoquant, l'air même était hanté
Par un cri régulier, perçant et monotone,
Poussé par le grillon, à qui seul ce feu donne
Aise et contentement. Sur le chemin du roi,
Cahotant, défoncé, qui s'allonge tout droit
Et qui passe devant la blanche maisonnette
De notre ami Gros-Jean, une vieille charrette
S'en allait lentement; le cheval était las,
Rien ne pressait d'ailleurs, et même de ce pas
On arriverait bien. Sur la simple banquette
L'homme qui conduisait d'une main fort distraite
Se sentait alourdir et tentait vainement
De réagir. Soudain, sur un caillou heurtant—
Tel un écueil obscur que le pilote ignore—
La voiture arrêta, d'un choc brusque et sonore;
Le voyageur surpris faillit rouler en bas
Et se casser la tête ou pour le moins un bras.

Il en est étourdi mais se remet bien vite.
Il grimpe sur son siège et le fouet qu'il agite
Au-dessus du cheval l'arrache à sa torpeur.
Les claquements suivis aussitôt lui font peur;
Il veut fuir mais la main sûre et ferme du maître
Le maintient. C'est alors que l'homme voit paraître
Au bout de l'horizon où le firmament bleu
S'abaisse vers la terre, un gros point noir où le feu
Projette des éclats: un orage est en route
Et s'en vient à grands pas. Sa facture sans doute
Sera forte à l'excès et pour s'en préserver
Il faut avoir recours au toît qu'on peut trouver,
Sous un arbre, un hangar, remise ou remisette;
Plus heureux qui rencontre une humble maisonnette.
Notre voyageur donc, du regard examine
La contrée adjacente et bientôt détermine
A guère plus d'un mille, au coin d'un frais bosquet
La maison de Gros-Jean; c'est tout blanc et coquet.
Ho donc! fouette, cocher! augmente ton allure
Pour trouver un abri, pour toi, pour ta voiture
Et ton cheval, avant que l'écluse du ciel
Ne déverse sur vous son jet torrentiel!
Gros-Jean était chez lui. L'étranger, va sans dire,
Fut reçu, n'est-ce pas, avec un franc sourire
Et des mots gracieux? Car nos bons campagnards
Sont très hospitaliers, déférants, pleins d'égards.
Jean prêta la main et, bientôt sous la remise
La grossière voiture en sûreté fut mise;
Le cheval épuisé, devant un ratelier
Bien plein, à l'étable avait été convié.

Une minute après arrivait la tempête,
Mais avec un couvert au-dessus de sa tête,
Le voyageur pouvait narguer tout ce fracas,
En rire, s'en moquer, en faire peu de cas!
Ah! combien différent s'il n'eût eu cet asile?
Narguer les éléments eût été moins facile!
L'étranger dit son nom: Jean-Baptiste MAUGRAS.
Il était voyageur et faisait dans les draps;
Mais dans le moment jouissant de vacance,
Maugras était venu renouer connaissance
Avec un vieil ami dans ce coin du pays.
Dans une promenade il manqua d'être pris
Par l'orage. Voilà! Jean parla de sa terre;
Qu'avait-il autre à dire? et l'on but de la bière
Blonde comme succin, vidant mainte santé
A la dame céans, Gros-Jean, sa parenté,
A l'hôte aussi. Dehors, pendant ce temps, l'orage
Cessait, puis aussitôt reprenait avec rage.
Sur ce, l'habitant dit: —Vous ne pouvez partir
" Par un semblable temps. Faites-nous le plaisir
" De rester cette nuit." On tomba d'accord vite;
Maugras ayant encor pour rentrer à son gîte
Long trajet à franchir. De propos à propos
S'écoula la veillée et, l'heure du repos
Ayant enfin sonné au cartel en vieux cuivre,
A son hôte, Gros-Jean fit signe de le suivre.
Dans la chambre assignée à Maugras se trouvait
Un berceau dans lequel un jeune enfant rêvait.
" Vous m'excuserez bien s'il ne m'est pas possible."
Dit Jean, "de faire mieux, mais Nicole est paisible

Et dort toute la nuit!" —Je m'arrangerai bien.
Et qu'il s'éveille ou non, sûr, je n'entendrai rien",
Dit Maugras, "j'ai sommeil!" Alors, Jean se retire
Et Maugras se dévêt, baille, baille, s'étire,
Se glisse entre les draps et de suite s'endort.
Puis, règne en la maison un silence de mort!
Les heures au cartel dans la nuit noire égrènent
Leurs suaves chansons. Les ténèbres se traînent
Moins denses au matin, au petit matin, quand
Maugras ouvre les yeux, se met sur son séant,
Puis saute à bas du lit. Nicole comme un ange
Repose à poings fermés; nul bruit ne le dérange.
L'étranger, sous le lit passe et repasse la main
Sans succès. Dans un meuble alors, il cherche en vain!
Silencieusement, pressé, partout il fouille
Pour l'objet convoité, mais il revient bredouille
De cette enquête; il voit le châssis clôt par Jean
A cause de la pluie; il s'y rend en glissant
Sur la pointe des pieds; c'est le salut, la vie!
Le châssis dans son cadre est gonflé par la pluie
Et ne veut pas s'ouvrir! Maugras désespéré
Va sortir, mais le chien qui garde est libéré
De sa chaine d'acier et dehors se promène;
Il a des crocs aigus; la cour est son domaine,
Et malheur à l'intrus, malheur à l'étranger
Qui là s'introduirait, il serait tôt mangé!
Maugras se retient donc, mais en lui-même, enrage!
Il souffre affreusement; il en veut à l'orage
Qui l'a conduit ici. Tout bas il jure, il maudit
Son sort et n'en peut plus. De douleur il verdit.

Sur un pied il s'agite et sur l'autre, trépigne,
Se voue à tous les saints, se désole, s'indigne...
Il jalouse Nicole en son petit berceau,
Qui dort inconscient. Maugras en son cerveau
Tout à coup sent germer une nouvelle idée
Qui sauve. Sa conduite est bientôt décidée.
Il saisit le bambin avec précaution
Et le met dans son lit, puis sur le paillasson
L'orage choit. Maugras, maintenant, pourrait rire
Tant sa condition est meilleure! Le pire,
Maugras y songe aussi, c'est que le cher petit
Soit blâmé pour un fait que jamais il ne fit.
Bast! pas de vains regrets, car enfin à cet âge
Nicole a dû souvent se trouver tout en nage
La matin au réveil! Voulant se recoucher,
Vers l'enfant Maugras passe. Au moment d'y toucher
Il demeure interdit! Une prompte revanche
Lui vient de l'innocent aux yeux bleus de pervenche:
Nicole à l'occasion pose comme Maugras,
Au commis voyageur: Il a fait dans les draps ! !

Le couteau

Un habitant nommé Deschamps
Revenant de ses champs,
Echappe son couteau de poche
Sur la route. "Les enfants,
Se dit-il, me suivent de proche
Et de le ramasser
Ne manqueront guère."
Mais les enfants (sœur et frère)
Sur la route vont passer
Sans se douter de la perte du père.
Celui-ci les apostrophe
En les voyant "—Mon couteau?
—Quoi, vot' couteau?...

—Mais Christophe !

Mon couteau, qu'j'ai perdu tantôt
En revenant, sur la route!...
—Il est encore là, sans doute,
Répond le gars; on savait-i'
Qu'vous l'aviez perdu ?

—Cristi !

Reprend alors le père
Se mettant en colère :
—On cherche quand même, on cherche comme il faut...
On s'dit!—"P't'êt' ben que l'père a perdu son couteau!

Deuxième hyménée

Gros-Jean une seconde fois,
Dans l'hymen avait fait son choix.
Voulant savoir si la dernière
Lui plaisait plus que la première,
On l'interrogea dans ce sens.
Gros-Jean leur dit :—Bonnes gens,
Voici ce que du cas je pense :
La première avait la science
D'la maison beaucoup plus, je crois,
Mais elle avait les pieds plus froids !

Jumeaux

Madame Deschamps est la mère
De deux jumeaux dont elle est fière ;
        L'un s'appelle Toinon
        Et l'autre Poléon !
Leur ressemblance est telle,
Deux gouttes du même lait,
Que chacun se demandait :
" Comment les reconnait-elle?"

Elle répondit sur ce ton :
—J'mets mon doigts dans la bouche à Toinon,
S'il me mord, j'dis: c'est Poléon!

Trois ou quatre

Comment, m'sieu l'curé,
Disait Gros-Jean, mais crime!
Mon petit gars, je cré,
I'l'sait son catéchi'me !...
Pourquoi qu'vous l'renvoyez?
L'homme saint dit:—Voyez!
Votre petit bonhomme
Dit qu'il y a quatre dieux!
—Eh ben?—Mais mon cher homme
Vous connaissez bien mieux!
—M'sieu l'curé y en a quatre!
—Trois!—J'vas point en rabattre!
Monsieur le curé reprit :
—Trois: Père, Fils et Saint-Esprit!
Jean derechef s'entête :
—Mais ains' soit-il, quoi qu'vous en faites?

Les rayons X

La pauvre Simplice,
Un jour en service
Chez un vieux docteur,
Eut bien le malheur
De se porter malade.
Dans le bureau
D'Esculape, aussitôt
Simplice se ballade.
Celui-ci promptement
Lui montre instrument,
Merveilleuse machine
Avec laquelle il examine
Parfois ses clients,
Et voit tout en dedans
Comme à travers un verre.
Il va pour s'en servir
Mais Simplice de rougir,
Disant alors:—J'espère
Qu'vous m'escuserez
Docteur, car vous saurez
Qu'j'savais pas que c'te machine
Avec quoi qu'on examine,
Vous permettrait de voir tout;
J'aurais fait une reprise
A mes bas d'laine grise,
Car, au fond ils ont un grand trou!

Un petit coup

Gros-Jean aime beaucoup
A prendre un petit coup,
De sorte que son haleine
Ne sent pas la marjolaine,
Et pour qui s'en aperçoit
Point ne méjuge s'il croit
Que l'ami Gros-Jean soit
Amant du jus de la treille
Et de la dive bouteille.
Gros-Jean la trogne vermeille
Pour satisfaire au temps Pascal
S'approche du saint tribunal.
A peine a-t-il ouvert la bouche
Que le saint confesseur
Oppressé par l'odeur,
Vite le nez se bouche
Et murmure plein de dégoût:
—Ah! vous prenez un petit coup?
—Mais oui, j'vous r'fuse pas du tout!

Une frayeur à Gros Jean

La tendre moitié de Deschamps
Avait une langue irascible.
Qui rendait la vie impossible
A Gros-Jean ainsi qu'aux enfants.
Ceux-ci pour n'être pas en reste
Le lui rendait fort bien, du reste,
Par des traits de toute façon
A bouleverser la maison.

A chicaner à tour de rôle,
Personne ne trouvait ça drôle ;
Les enfants braillaient tout le temps
Que criait la mère Deschamps,
Et lui, Gros-Jean, partait en "brosse"
Dès qu'elle commençait la noce.
Or un jour, ou plutôt, un soir,
Madame Deschamps alla voir
L'un de ses voisins, un brave homme,
Et lui narra toute la somme
De son trouble, de ses chagrins.
Veut qu'il avise aux moyens
Pour une cure radicale,
Prompte, efficace, originale.
Comme il est plein d'expédients

Il trouve sans perdre de temps
Un tour à jouer au Silène
Qu'il explique tout d'une haleine.
La commère accepte le plan
Qu'elle trouve mirobolant.
Vite, à sa maison elle file
Se sentant l'âme plus tranquille.

Pour le retour de maître Jean
Qui ne peut tarder à présent,
Le voisin posté sur la route
Par où viendra Gros-Jean, écoute
Et guette bien patiemment
Pour se montrer au bon moment.
Il s'est fait une affreuse tête:
Deux cornes lui font une crête;
Ses traits sont crûment barbouillés;
Ses membres, de rouge, habillés.
Il a l'air méphistophélique,
Un air à donner la panique
Au cœur même le mieux trempé.
Au poing un trident bien campé.
Il attend, mais Gros-Jean s'attarde.
La lune à la clarté blafarde
Jette partout un ton discret
Et va protéger son secret.
Enfin Gros-Jean au loin s'annonce ;
Sa voix trahit plus d'une "ponce",
Car il chante avec une ardeur,
Une chanson à boire en chœur!

Au voisin voici qu'il arrive.
Ce méphisto crie :—"Oh! qui vive?"
Gros-Jean s'arrête brusquement
Et machonne:—Com... hic!... comment?
—Si tu ne laisses l'eau-de-vie,
Jean, t'es fini pour l'autre vie!
—Qu'es-tu ? —Je suis l'diable! As-tu peur ?
—Non! (hic!) j'ai marié ta sœur!

Pas encore la douzaine

Chez le photographe en ville
Gros-Jean, un jour de marché,
S'en vient pour s'aboucher
Afin de faire *tirer* sa famille.
—Combien que c'est pour les enfants?
Demande le Gros-Jean Deschamps.
—Trois piastres pour la douzaine!
—Vraiment, m'sieu, ça m'fait ben d'la peine;
Foudra qu'j'attende encore un bout:
Parc' qu'on a qu'onze enfants en tout !

Au restaurant à la mode

Un jour, maître Gros-Jean Deschamps,
Dut laisser ses prés, ses champs
Et se rendre à la ville
Pour une affaire de famille
A régler pardevant
Son notaire.
Le tabellion recevant
Un fort honoraire,
De belle humeur se sent ;
Il invite maître Gros-Jean
A dîner à tel restaurant
Très fashionable.
Les voilà donc bientôt à table.
Rustaud prenait de tous les mets
Car, il n'avait jamais
Trouvé chère aussi bonne.
Le service l'impressionne
Et le gêne un peu, surtout
Le garçon qui se tient debout
Derrière sa chaise.
Jean pour cacher son malaise
Imite en tout son vis-à-vis
Afin de suivre l'étiquette;
Du regard prenant avis

Du geste qu'il guette
Chez le tabellion.
Le repas fini, le garçon
Présente
A chacun un bol d'eau,
Et Gros-Jean pressente
Quelque chose de nouveau.
Cependant, le notaire
Est lent à procéder
Et Gros-Jean de lui demander
Sur un ton de mystère :
—De cette eau, que faut-il faire?
—Se laver les doigts, répond
Son hôte, le notaire.
—Ah! fit Jean, comme de raison!
Mais... ousqu'est l'savon ?

Tirez d'sus

La vieille mère Deschamps
Par un grand matin de dimanche,
Pour atteindre la route blanche
Coupe à travers champs.
Tout à coup elle s'arrête
    Inquiète ;
Quelque chose subitement,
    L'embête ;
Elle en perd la tête
    Quasiment.
    —Sacrée affaire,
Bougonne-t-elle en colère ;
C'en est une qui mord
    Extra fort...
Je vois personne sur la route,
Et, quoiqu'il m'en coûte,
Au clair j'vas tirer ce cas
Avant de faire un aut' pas.
Mais la puce est agile
Ou la vieille inhabile
Et le jeu s'éternise bien.
Sur le bord du chemin
    La jeune Elise
La fille du voisin,

Assise
A l'ombre d'un bouleau,
Contemple amusée
Ce combat nouveau.
La vieille qui s'est trop forcée
Echappe un bruit retentissant.
Lise, d'un ton compatissant,
Encourage la mégère
Qui n'en peut plus :
—C'est ça, la mère,
TIREZ D'SUS !

Les excuses du bedeau

Gros-Jean fut quelque temps bedeau
Dans une église suburbaine.
Un certain jour sur semaine,
Il le prit un peu de trop haut
Avec la bonne fille
De madame d'Youville
Qui préparait pieusement
L'autel pour le dimanche suivant.
Comme bien on le pense
Le fait, à sa Révérence
Messire le curé,
Tout au long fut narré.
Aussitôt le saint homme
Indigné fit venir son majordome;
Le tance vertement
Et l'envoie incontinent
S'excuser au couvent.
Notre bedeau s'annonce et se présente
Et d'une voix repentante
Aborde son sujet : —Ma sœur,
Dit-il, tantôt j'eus le malheur
De m'oublier! Il peut se faire
Que je sois allé trop loin !
Moé, quand j'suis en colère
J'suis comme m'sieu l'curé: J'suis pas ben fi !

Où le placer

—Mes frères, disait un jour
Un prédicateur en chaire;
St-Joseph, l'affaire est claire
A droit à tout notre amour.
Où pourrions-nous le mettre,
Quelle place lui donner?
Si vous voulez le permettre
Nous allons donc en causer?
Serait-ce avant la Sainte Vierge?
Non ! non ! me direz-vous tous.
Je suis là-dessus avec vous.
Il ne peut tenir un cierge
Contre elle. Le placerons-nous
En avant de saint-Jean-Baptiste
Qui prêchait près du Jourdain,
Ou de Jean l'Evangéliste,
Disciple bien-aimé, grand saint?
Où le placerons-nous, mes frères,
Celui qui ci-bas sur la terre
Fut le nourricier d'un Dieu?
Où le placer dans les cieux?
Quel saint lui fut comparable?
Saint Pierre? saint Paul? Non!
Saint Michel ou saint Simon?

Où dans la phalange admirable
Qui habite tout là-haut,
Où le placer comme il faut?
Mais dites-moi quelle place
Lui donnerons-nous, alors?
Gros-Jean Deschamps enfin qu'agace
Ces interrogations sort
De son banc, et s'écrie:
—M'sieu l'curé, j'vous en prie
Ne cherchez donc pas autant :
Et placez-le dans mon banc!

Le premier "cavalier" de Simplice

Simplice enfin avait un *cavalier!*
Le premier soir qu'il vint veiller
Il trouva la fille exultante;
La mine on ne peut plus contente.
Alors, lui, de s'informer
De ce qui pouvait la charmer
Et de si belle humeur la rendre.
Lui coulant un regard tendre
Simplice s'explique ainsi :
—J'ai donc un cavalier aussi,
Comme Suzon et la Nanette!
M'man qui disait que j'tais trop bête
Pour en avoir; que ça prendrait
Une espèce de folle tête
Celui qui pour me voir viendrait!

Le gars à l'avis de la mère
Fit une grimace légère
Et pour elle souffla tout bas
Un mot que Simplice ne saisit pas.

Jeûne et pénitence

La mère Deschamps
Disait à ses enfants
La veille du carême :
—Ceusses qui n'jeûnent pas
Faut qu'i' s'privent quand même !
Elle demande à Nicolas
Qui déteste
Comme la peste
L'ablution du matin,
De quelle chose
Il va se priver.
Sa réponse, d'arriver
Ne tarde pour cause :
—Si faut s'priver tout d'bon,
Eh ben! j'me prive de savon!

Les étrennes de Gros Jean à sa "blonde"

C'étaient deux simples cœurs que ceux de Jean et d'Eve;
Très simples, ingénus, tout à leur premier rêve.
Ils avaient vu le jour pour la première fois
Loin au septentrion dans un hameau sous bois,
Et les ans, depuis lors, dans cette solitude
Pour eux, furent empreints de douce quiétude.
Vint leur adolescence et ces deux simples cœurs
Succombèrent bientôt aux traits toujours vainqueurs
Du petit Cupidon. Or, se mourait l'année,
Leur dix-septième, quand Jean chez sa Dulcinée
Se trouva pour veiller. La douce Eve songeant
Aux fêtes de l'an neuf, et regardant son Jean
Se demandait tout bas:—S'il me fait des étrennes,
Comme i' m'en f'ra ben sûr, que faut-i' que je prenne?
Quelque colifichet dans son cœur féminin,
Un objet pour le *cou* vint la fixer soudain.
Etrangeté du sort, à l'instant identique
Jean eut l'intuition presque télépathique
Que la jeune fillette aimerait un cadeau
Pour le premier de l'an, et lui glissa ce mot :
—J'te veux faire un présent; quoi s'que t'aimerais, Eve?
L'idée encor fixée à l'objet qu'elle rêve
Elle dit:—Donne-moé... quéque chose de bon
Pour le *cou!* Le galant lui promit quelque don.
Et la belle reçut: un morceau de savon!

Pour être heureux en ménage

Tel le sire de Framboisy,
Michel avait prit femme aussi.
En garçon prudent et sage,
Avant d'entrer en ménage
De son père il s'enquit,
Afin d'avoir de suite acquit
La recette si précieuse
De mener une vie heureuse.
Se recueillant un instant
Voici ce que dit Gros-Jean :
—M'est avis que si ta future,
Mon fils, est de douce nature,
C'est d'la laisser faire à son goût.
Mais si par contre elle est mauvaise,
Dis rien non plus car pour le coup
Elle en fera bien à son aise
Sans te consulter du tout !

Qu'est-ce qu'on dit ?

Du haut de la chaire
Le missionnaire
Avait bien exhorté chacun
A préparer son examen
De conscience
Afin qu'au tribunal de pénitence
On prit moins de temps;
Cela soulagerait d'autant
Du confesseur, la dûre tâche.
"*Joufflu*" Deschamps bientôt se présente, entre et lâche
Tout d'un trait sa confession :
Ca! çi! ça! ça!... Ta! ti! ta! ta!... La! li! la! lon!...
Puis crac, plus un mot plus une parole!
Le prêtre attendant le reste du rôle
Demande enfin devant ce silence subit :
—Bien, ensuite, qu'est-ce qu'on dit ?
L'enfant poli, répondit
Promptement, sûr de son affaire :
—On dit : Merci! mon père!

Pas d'échange

En ce temps-là, chez Gros-Jean
Le cercle de la famille
Qui toujours s'en allait croissant
S'augmenta d'un brin de fille:
Un poupon braillard, grimaçant.
Ce n'était qu'un pleur incessant
Sans qu'on en devinat la cause,
Jour et nuit, nuit et jour.
Il n'en fallait pas plus pour
Rendre le monde tout morose.
Sur le chemin poudreux, brûlant
D'été, Nicole s'en allant
Rencontre le père Lalonde
Qui reste tout au bout du rang.
—Ben, mon gars, qu'est-ce qu'on m'apprend?
Vous avez augmenté de monde
A la maison: un' p'tite sœur?
—Malheureusement... —Quoi? —Ben, ça braille
D'un continu. J'ai ben peur
Que gros d'misère elle nous baille!
—Echangez-là, fit le vieux,
Probable que vous en serez mieux!
—Nenni! Je n'crois pas qu'il faille
Y penser. C'est trop tard, ben clair :
Ca fait six jours qu'on s'en sert !

Chien qui aboie ne mord pas

Gros-Jean, un jour, allait livrer
A messire notre curé
Un gros sac de pommes de terre.
Lorsqu'il arrive au presbytère,
Un dogue furieux en sort
Et contre Gros-Jean jappe fort.
L'air mauvais du chien en impose
A notre bonhomme qui n'ose
Plus avancer. Il crie alors,
Et le curé parait dehors.
—N'ayez pas peur, dit-il, le verbe
Encourageant; vous savez bien,
Voyons, ce que dit le proverbe :
"S'il aboit, point ne mord, le chien?"
—Pardine! fait Jean, l'air superbe,
Vous, vous l'connaissez, l'proverbe,
Et pis moé, j'le sais itou,
Mais j'cré qu'vot' chien l'sait pas du tout!

L'ouverture du Parlement

Passant un jour par Ottawa,
Michel eût la bonne aventure
Dans un des balcons du Sénat
D'être témoin de l'ouverture
D'une nouvelle session.
Le décor était magnifique ;
La scène presque féérique,
Et, rempli d'admiration
Michel regardait bouche bée
Tout l'adorable féminin
Couvert de soie et de satin.
Son guide amusé de ce train,
Voyant où sa vue est tombée
Partout sur le décolleté
Qui règne là d'autorité,
Dit à Michel qui s'émerveille :
—T'as jamais vu chose pareille?
Michel alors de soupirer :
—Pas depuis qu'mouman m'a sevré !

Le pari d'Isaac

Une fois, un fils d'Isaac
Passait en colportage
Chez nous. Il avait un gros sac
Rempli de fil, mouchoir, cirage,
Verroterie et jais
Et quantité d'autres objets;
Tout ça de la pacotile.
Le crépuscule ombrait partout.
Le juif errant était à bout,
Et, comme au-delà d'un gros mille
Le séparait du bourg voisin
Et de l'auberge la plus proche,
Il marchanda l'air rusé, fin,
Sans sortir un sou de sa poche,
Le couvert jusqu'au lendemain,
Quand il reprendrait son chemin,
Payant à même sa balle.
C'était chez Gros-Jean Deschamps.
Le soir, dans la grande salle
Où se tenaient tous les gens:
Gros-Jean, sa nombreuse famille,
Ses engagés et des amis,
De bons voisins, compris
Dans un rayon d'un demi-mille,

Venus pour fumer et jaser,
Sans qu'aucun pût s'en aviser,
Sans vouloir faire de bêtise
Les gens se rirent de la foi
Des descendants de Moïse,
S'en gaussèrent hautement, quoi !
Le juif avait beau faire,
Il ne pouvait pas satisfaire,
Parer à tous les traits lancés.
Le pauvre homme en avait assez!
Pour lors, Gros-Jean prit la parole:
—J'vous parl'rai pas en parabole ;
Moé, j'ai pas d'mauvais desseins,
Mais vou aut' vous avez pas d'saints!
Le juif bondit sous l'apostrophe
Comme cinglé d'un coup de fouet.
Il en devint si violet
Qu'on craignit une catastrophe.
—O tieu d'Apraham, gémit-il,
Bartonne au malheureux gendil
Pour c'ti-là de blasphème !
Bas d'saints? Nous en avoir même
Blus que tans sa religion !
Gros-Jean reprit :—Oh! pour ça, non !
Si tu veux faire une gageure,
J'te démontre en un quart d'heure
Que nous avons plus d'saints qu'vous?
L'hébreux le regarde en dessous
Et son instinct de grippe-sous
Lui suggère une échappatoire,

Pour ne pas parier d'argent;
Il propose donc à Gros-Jean
Devant un hostile auditoire
De nommer chacun, tour à tour,
Un saint juif, un saint catholique,
Appuyant chacun leur réplique
En extirpant brusquement, court,
Un poil de leur barbe abondante,
Un poil par saint appelé;
Et la victoire concluante
Serait au moins épilé.
Le juif avec quelque ironie,
Fixa, sous un air complaisant,
L'auditoire, y compris Gros-Jean.
Ayant la barbe bien fournie
Tous deux, ce serait un duel
Rare et long à toute outrance,
Et serait à coup sûr cruel.
Il y eut alors un silence,
Court, mais comme un gros plomb, pesant.
Il fut rompu par Gros-Jean
Qui s'écria la voix fière :

—Eh ben! j'accepte, nom d'un chien !

Et tu n'as qu'à te tenir bien :
J'te débarbusse d'la bell' manière.
J'vas te nettoyer le menton
Mieux que le barbier du canton !

Alors, au milieu de la salle
Les adversaires on installe,
Mon Gros-Jean et son vis-à-vis.

Comme à tel combat de jadis,
Jean demande à son adversaire,
Poli, de commencer l'affaire
Et de *tirer le premier!*
Le juif sans se faire prier
Se porte aussitôt à l'attaque:
—Apraham dans l'sein du seigneur!
Dit-il, et clic, un poil! —Pétaque!
Hurle Gros-Jean sous la douleur
Frottant la partie affectée.
Un éclair brille en son regard;
Et la galerie enchantée
Jubile, et cela sans fard.
Cela promet d'être très drôle.
Jean entrant alors dans son rôle,
Choisit dans le menton du juif
Un gros crin et le tire: pif!
En nommant son saint: saint Ignace!
A son tour faisant la grimace
Le juif se frotte le menton;
Et l'on s'esclaffe pour de bon.
Et le combat bientôt s'engage
Sérieux, violent, cruel.
Gros-Jean peu patient, enrage;
Il le trouve long, ce duel.
Faisant appel à sa mémoire
Il dit:—Saints Côme et Damien!
Le juif riposte au chrétien:
—Les douze abôtres étaient pien
Te ma race. C'est tans l'histoire!

Et v'lan! il arrache à Gros-Jean
Douze brins de barbe, et le sang
Vient du coup. Alors notre homme
Par la colère emporté
Se met à pester, jurer comme
Un cocher. Il va se jeter
Dans quelque excès que bien vite
Après il devra regretter.
Il en a conscience. Il invite—
C'est une inspiration—
A son aide, son saint patron.
Comme un éclair s'illumine
Son esprit; il voit la mine
Du combat changer tout à coup.
Le juif n'est plus de la fête:
Jean lui brise presque le cou
En arrachant presque la tête.
Il clame sur un ton vainqueur :
—A-A-A-Ah! la ligue du Sacré-Cœur !
Cinq cents poils su' l'roule d'honneur !

Absence d'école

Le petit "*joufflu*" Nicole
Ayant manqué son école,
Sa mère dût lui donner
Un billet ainsi tourné,
Pour expliquer son absence,
En retournant faire acte de présence :
—A mam'zelle Laggacé,
Maitresse de notre école :
Si vous plait, veyez 'scuser
L'absence de mon Nicolle
Mallade o li, su l'dos,
D'information des boyaux !

Tapisserie

Un collecteur d'abonnements
Passait par chez Gros-Jean Deschamps ;
Il représentait la *Patrie,*
Grand journal de Villemarie.
Il délivre son boniment ;
Sollicite un abonnement
Et croit bien sa cause gagnée.
Simplice crie à sa maman :
—M'man! on tapisse-ti, c't'année ?
—Non ! —Non, m'sieu! pas d'abonnement!

Le veilleux

A la pendule du salon,
Les aiguilles en vieux bronze
Marquent la demie après onze,
Ce pendant que cet Odilon,
Le *cavalier* de leur fille
Est encor là qui ne part pas;
Et Gros-Jean et sa *vieille* las,
Rongent leur frein; le *vieux* sacre tout bas,
Et le souhaite loin... un mille!
—Qu'est-ce qu'il fait qu'il part pas?
Bougonne aussi la bonne *vieille*;
Si c'est ben correcte qu'on veille
Tard comme ça; qu'on en est las
Tous les deux! —Et pis la Josette
Devrait ben l'pousser à partir,
Moé, ça m'prendra pas goût d'tinette,
Pour l'envoyer d'ici ben drette,
Si j'me décide enfin d'agir!
Jure le *vieux* enragé, comme
Leur dernier, leur fils Pacôme,
Descendait en tapinois
L'escalier et d'un air narquois,
Confiait tout bas à son père :
—Poupa par une craque en haut
Dans l'plancher, j'ai vu comme il faut !...

Ben, mettez-vous pas en colère
Si Dilon est encore ici...
C'est pas d'sa faut', vieille mémère!...
Il pourra pas partir d'la nuit!
Car Josette est assis' su' lui!

"Et bonæ voluntatis"

Dans la campagne où demeurait Gros-Jean,
Les *habitants* n'avaient pour temple
Qu'un édifice humble, uni, par exemple,
Comme leur foi, mais rien de plus touchant.
L'on n'y disait d'abord que messe basse,
Pas de pompe, éclat ni chant,
Car personne n'était de classe
A distinguer le do du ré.
Mais bientôt la nouvelle passe
Au prône du curé
Qu'en visite pastorale
Monseigneur va venir. On dira ce qu'on voudra
Mais ce que cela revira
Les *habitants*, et cœtera,
Pour telle fête capitale,
On n'en a pas le plus léger soupçon:
Nettoyer proprement la place principale,
Décorer chacun sa maison,
Dresser devant le presbytère
Un arc verdoyant
En l'honneur du haut dignitaire;
Le temple du Saint-Mystère
Aura nouvel air festoyant
Sous son odorante parure

De rameaux, fleurs et verdure.
Puis, monsieur le curé
A préparé
Une adresse de bienvenue.
L'institutrice est venue
Ensuite suggérer
D'avoir une messe chantée,
Ne fut-ce qu'en plein chant.
La chose bien représentée
Passa sur le champ.
On embaucha pour cette circonstance,
Gros-Jean et son ami le maréchal-ferrant;
Les deux plus belles voix de n'importe quel "rang".
On leur apprit stance par stance
Alternativement
Pour aller plus rapidement.
Gros-Jean avait un *appendice*
Nasal un peu fort;
L'autre tirait d'un *orifice*
Buccal énorme, une voix de stentor.
L'effet était bizarre:
L'un nasillait,
L'autre tonitruait.
Mais la messe commençe avec un entrain rare.
Tout va bien jusqu'au Gloria.
L'officiant préluda,
Puis la maréchal entonna.
Gros-Jean et lui tenaient le même livre.
Vulcain, aux mots:—*Et bonæ*...
Regarde Gros-Jean qui doit suivre,

Et comme il a donné
Ce mot avec un sourire,
Gros-Jean y trouve à redire ;
Il y flaire une allusion
A son organe et dit avec dérision
Lui laissant la place seule :
—Chante tout seul, grosse gueule !

Jour férié

A Gros-Jean on reprochait
Chaque fois qu'il s'approchait
De la Table-Sainte
De se mettre ensuite à fêter.
Il répond sans hésiter:
—J'entends bien votre plainte,
Mais vous n'avez pas raison.
Si vous recevez la visite
D'un ami quelconque à la maison,
Vous le saluez bien vite
Avec un verre de boisson.
J'suis avec vous, j'vous approuve;
De même alors, moi, j'trouve
Que quand on reçoit l'Bon Dieu,
Il faut ben l'fêter un peu !

Jour maigre

En ce temps-là, Gros-Jean était en ville
Pour vendre au marché Bonsecours,
Des choses que l'on vend toujours
Aux citadins qui viennent à la file
Aux voitures des *habitants.*
Ses produits frais et tentants
Furent écoulés bien vite;
Puis, par la ville, de suite,
Gros-Jean partit magasiner.
Quand sonna l'heure du dîner
Notre homme passait à la porte
D'un café dont le menu porte
Une liste de divers plats
Dont la plupart sont en gras.
Or, de Gros-Jean voici le cas :
C'était jour maigre et d'abstinence
Où le gourmand fait pénitence,
Mais cela s'adonnait
Que la tentation venait
Creuser la faim qui talonnait
Gros-Jean. La chair est molle
Et la campagnard mollit.
Qui connaîtra ce délit ?
Il n'en dira jamais parole !

Il commande donc son repas
Et le commande tout en gras.
Il le savoure avec aise
Et consomme tout lentement.

Dehors, l'air était de braise,
Le ciel un vrai flamboiment
Quand il entra dans l'établissement
Maître Jean, mais à sa sortie,
Il croit à quelque châtiment :
La nue est toute obscurcie,
La foudre éclate avec fracas.

Jean revient vite sur ses pas,
S'adresse au commis, balbutie :
—Avez-vous jamais vu tant d'train pour un r'pas gras?

Leur petit

Les vieux Deschamps, du poids des ans
Chargés, cheminaient à pas lents.
Le bonhomme, tel un vieux chêne
Droit et vert, paraissait à peine
Plus de soixante printemps,
Mais il avait nonante ans.
Sa compagne, vive, accorte,
Comme lui semblait vraiment forte.
Vous en avez vu de ces gens,
Surtout parmi nos *habitants* :
Bon pied, bon œil, vifs, alertes ;
Narguant le faix des ans, certes?

Sur le chemin large et blanc,
Le couple s'en allait donc, lent,
Las, sous une douleur amère,
Pleurant une perte bien chère :
Celle de leur unique enfant
Qui reposait maintenant
Dans la nécropole voisine,
C'était pitié de voir la mine
Du vieux; sa douleur s'exhalait
Librement; il sanglottait!
C'était triste à fendre l'âme,
Mais voici que la vieille femme

Tait sa douleur propre afin
De le consoler un brin :
—Faut avoir plus de courage,
Dit-elle; ce sera plus sage
Que de nous désoler ainsi !...
Il avait soixante ans, aussi !
—Soi...xante...te...ans! gémit le pauvre homme;
Soi...xante ans!... Que c'est jeune!... En somme,
Je l'avais ben toujours dit :
"Qu'on pourrait pas l'él'ver, le p'tit!"

Histoire de pêche

Gros-Jean qui se morfondait
A tendre sa ligne
Au poisson qui point ne mordait,
Cependant, malgré tout, gardait
Une attitude digne ;
Pas un murmure il hasardait
Contre cette guigne,
Mais patiemment attendait.

Sur l'onde si calme et pure,
Un vieux bateau
A moins d'une encâblure
Dormait sur l'eau.
Il avait pour équipage
Cinq gamins du village,
Dont quatre juraient bien
Parce qu'ils ne prenaient rien !

Lors, le plus grand de la bande
Qui ne jurait point,
Se fâche et les réprimande :
—Si vous sacrez à ce point,
Je vous l'demande

Pensez-vous prendre du poisson?
Le plus polisson
Aussitôt lui réplique :
—Voyons! qu'osse qui t'pique ?
Voé-tu l'homme, là-bas? Eh bien !
Y sacre pas, pis y prends rien!

Une poignée d'amis

**C'était par un temps frais d'automne,
Un temps morose et monotone.
Quatre animaux, de soie habillés,
S'étaient promptement faufilés
Dans l'étable où la porte baille,
Et, glissés sous un tas de paille,
Grognaient, là, leur aise, hautement,
Leur entier contentement
D'avoir trouvé chaude litière.
Or, à l'heure crépusculaire,
Gros-Jean revenait du marché.
Sa vente avait bien marché;
Il était joyeux le compère,
Emoustillé par plus d'un petit verre
Consommé depuis Montréal.
Heureusement que son cheval
Connaissait fort bien la route,
Car, il n'y a point de doute
Que Gros-Jean se fut égaré
A vouloir tout seul voiturer.
S'il tient les guides point ne mène;
D'un pas sûr chez lui le ramène
Le quadrupède intelligent.
Enfin, il est rendu, Gros-Jean.**

Tant bien que mal, il dételle,
Puis il s'accroche, chancelle
Et s'affaisse sur de la paille
Dans un coin. Il rit, il baille,
Se trouve confortable... bien...
S'étire... Il sent qu'il lui vient
Une lassitude profonde,
Et ne pourrait pour tout au monde
Se relever incontinent.
Il grogne d'aise, il est content,
Se rencogne dans la litière
Saine et souple tout entière.
Mais il a dérangé ceux qui
Dormaient dans la paille sous lui.
Et cette gent toujours grognarde,
Lors, aigrement, lui criarde
Son plein mécontentement.
Abruti, Jean dit bêtement:
—Voy... voyons !... voyons !... pas d'chicane !
Hic!... pas d'chicane!... On n'est qu'ane...
Qu'ane p'tite poigné' d'amis...
Ben, faut... s'accorder, que j'dis!

Une question de conférence

Grand émoi dans le village
Le prédicateur de passage,
Que notre dévoué curé
S'était d'Ottawa procuré,
Fit la retraite du carême.
(Le modèle de mission même;
Ce bon apôtre que l'on voit
Affrontant tout: le chaud, le froid,
Le feu, les tempêtes et l'onde,
Jusqu'aux extrémités du monde.)
Notre homme avait fort voyagé
Quoique cependant peu chargé
Du faix des ans. La Terre Sainte
Avait déjà reçu l'empreinte
De ses pas vagabonds, fiévreux.
L'on n'aurait donc pu choisir mieux
Pour conduire une conférence,
Que cet homme d'expérience,
Sur ce sujet intéressant,
Si consolant! si reposant !
Jérusalem! la Palestine!
Gros-Jean voulut bien tenter mine
De demeurer à la maison
Sous la spécieuse raison

Que son cheval était malade.
Rabroué dans une bourrade
De son épouse, Gros-Jean
Subitement devint changeant.
Le soir dans la salle d'école
Transformée en salle frivole,
Le premier et l'arrière-banc
Se pressaient serrés sur les bancs.
La conférence très bien dite,
Au goût des gens passa trop vite;
Voilà ce que Gros-Jean ressentit.
Le conférencier alors dit :
—S'il en est parmi vous qui veuille
M'interroger, je les accueille
Avec plaisir. Demandez-moi
N'importe quoi!... n'importe quoi!
Et je vous répondrai. (Silence.)
Soudain Gros-Jean se lève et lance:
—Père, dites-moi s'i' vous plait,
Le r'mède que là-bas on fait
Dans c'pays-là, là... de là-ousse...
Pour guérir un ch'val qu'a la pousse ?

P'tit train va loin !

Gros-Jean avait pour sobriquet "P'tit train".
(Ce n'est pas un nom tout comme.)
Il part un jour pour un pays lointain.
—Où va donc ce jeune homme,
Et comment est-ce qu'il se nomme?
Demande un étranger. On le lui dit.
—P'tit train va loin qu'il fit!

Le rêve de Michel

Michel va voir
  Sa blonde, un soir,
Et lui dit:—Chère,
  La nuit dernière
En rêve hanté
  Par ta beauté,
Le mariage,
  Plein de courage
Je t'ai présenté!
  —Ai-je accepté?
Demande-t-elle.
  —Eh oui! ma belle!
Et, là-dessus
  Sans tarder plus,
J'ai voulu faire
  A ton vieux père
La demande, oui bien!
  En moins que rien
Voilà la fièvre
Qui clot ma lèvre,
Et le frisson
  De telle façon
Si fort m'agite
  Qu'il m'éveille vite!

En attendant le train

**Gros-Jean était à la gare;
Il était en train
De fumer un mauvais cigare
En attendant le train.
Une voyageuse
Vint s'asseoir près de lui.
L'odeur du tabac lui nuit
Et, d'une voix grincheuse
Elle l'apostrophe ainsi :
—Faut respecter le sexe,
Et vous êtes pas un mosieu!
Cette phrase vexe
Gros-Jean pas rien qu'un peu.
—Eh bien! si vous êtes dame
Allez vous assir plus loin!
Il fume fort, à tel point
Que son cigare est quasi flamme.
Bientôt la femme ajoute :
—Vous êtes qu'un polisson!
Je vous donnerais, coûte que coûte,
Une bonne dose de poison
Si j'avais l'infortune
De vous avoir pour mari!**

Mais ceci n'importune
Point Gros-Jean qui sourit:
—Si j'étais votre homme,
Répond-il, fumant épais,
C'est étonnant comme
Vite j'm'empoisonnerais !

Chez le dentiste

Gros-Jean, un jour, se sentit tourmenté
Par une dent rongée en cavité,
Sensible au chaud, au froid, aussi sensible;
Ce qu'il souffrait, le dire est impossible.
Le lendemain, il attèle pressé
Et, vers la ville il est bientôt lancé.
Quand il arrive il s'enquiert bien vite
D'un dentiste et, chanceux le trouve au gite.
Il dit son mal. Alors, l'homme de l'art
L'examine et, de suite, lui fait part
De son état où canine, molaire
Devront tomber ,mais pour les extraire
Il recommande à son client nouveau
De prendre un peu de gaz.C'est ce qu'il faut !
—Avec du gaz, ajoute le dentiste,
J'enlève ça sans douleur qui subsiste.
—Mais, dit Gros-Jean, pourquoi du gaz, pourquoi ?
Parce que j'suis de la campagne, moi?
Non, donnez-moi d'l'électricité, quoi!

Un vaillant bucheron

Le grand'père Deschamps
Dans son jeune temps
A tous les ans,
Quand revenait la pâle automne
Montait en chantier
Comme bûcheron premier.

L'histoire que je vous donne
Avait pour foyer
La première moitié
Du siècle dernier
Des gens de toutes sortes :
Natures simples et fortes,
Ainsi, dans nos grands bois
S'en allaient tous à la fois
En bandes hétérogènes
Abattre les pins géants
Dans ces régions lointaines.
Ils séjournaient jusqu'au printemps,
Jusqu'à la descente
Des billots et du bois carré.
Une vie active, incessante,
Où le danger vient figurer
A tous les points de la route!

Ce sont les neiges, les froids;
Les loups des grands bois,
L'arbre abattu, qui parfois,
Dévie et dont la chute coûte
Sous son terriblement lourd poids
La vie à plus d'un brave.
Puis, au printemps, c'est la *drave*;
La descente des billots
Sur de turbulentes eaux.
Pour lutter avec avantage
Contre l'onde qui fait rage,
Il faut bon pied, un coup d'œil sûr.
Quel labeur dangereux et dûr!

Ces équipes ainsi formées,
Qui, de leur acier armées
Décimèrent nos forêts
Furent de races différentes,
Rivales, guerroyantes,
Dont le Canadien-Français
Supporta plein de courage
L'agressive trinité.
Il eut souvent à lutter
S'en tirant avec avantage
Pour soutenir l'honneur du nom.
Quand on disait dans le canton :
—Ah! un tel! Ça, c'est un homme!
Ça s'bat, ça n'a peur de rien!
C'était un éloge, en somme,
Qui chatouillait fort, oui-bien!

Ô, Jean-Baptiste Canadien,
Grâce à son robuste physique
Vainquit en combat homérique
Ses ennemis, bûcherons,
De gais et vaillants lurons.

L'aïeul de Jean, nommé Moïse
Se trouvait en chantier
Quand le vieux Jean au Juge Altier
De son âme fit la remise.
Depuis quelques jours au jardin
Des trépassés près l'église
Reposait le "vieux" quand revint
Moïse pour revoir le "père"
Son engagement clos.
Sa peine fut profonde, amère.
Il voulut revoir la figure chère
Et pour l'en détourner les mots
N'eurent point d'effet. Moïse
Insista pour qu'on exhuma
Celui qu'ici-bas il aima.
Ému, longtemps il contempla
Cette vieille tête grise !
Puis, au monde qui l'entourait
Il dit, fier:—"Ça, ça s'battait!"

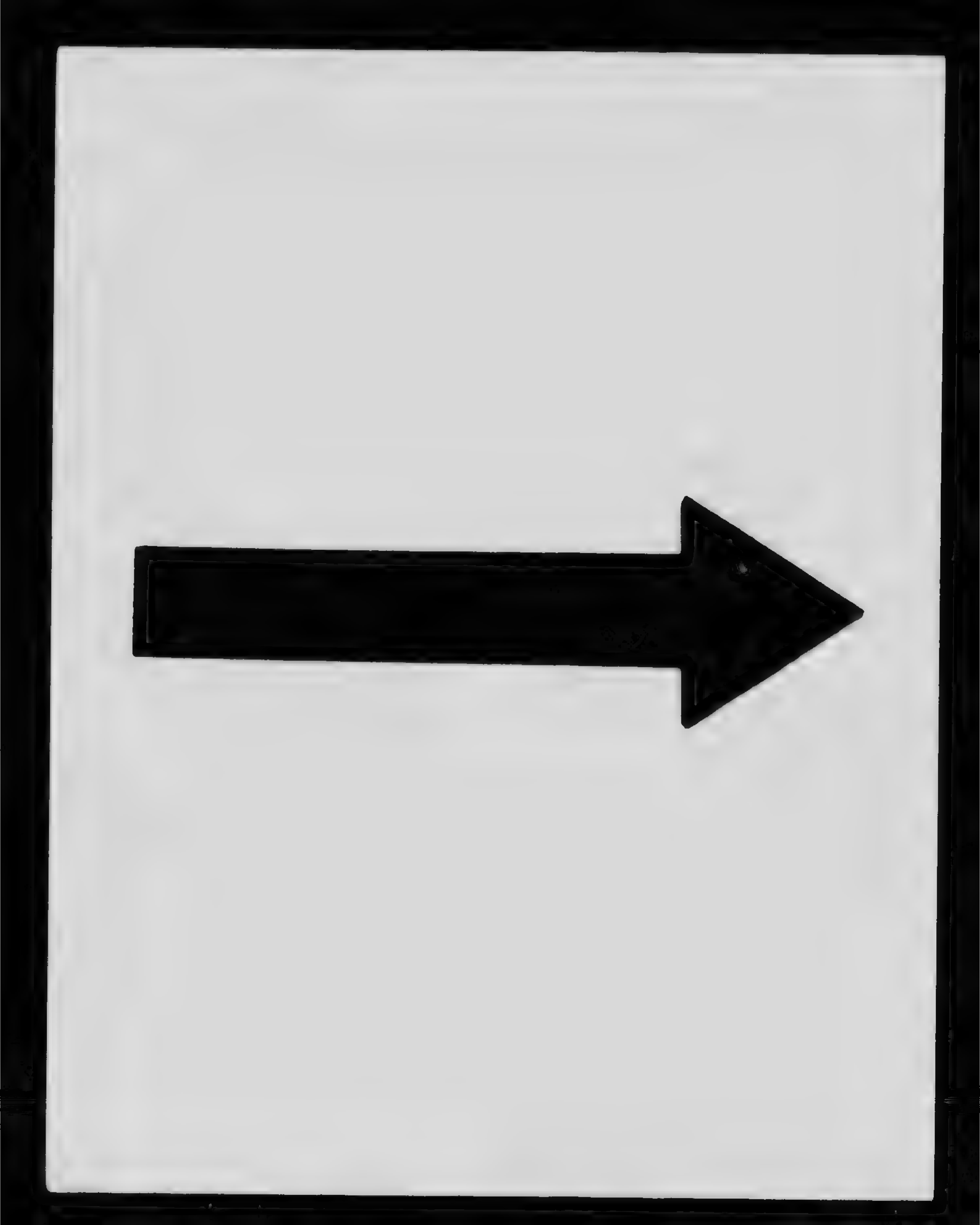
Les deux chats

Pour rentrer la moisson,
Vivement, en saison,
Jean prit garçons de ferme,
Qu'il fit travailler ferme.
La récolte paya bien
Et Jean encaissa plein
Un pied de bas de laine
De billets et d'argent.
Dans sa chambre, Gros-Jean
Avait une cachette,
Cachette très secrète
Pour celer son trésor.
Ainsi voulut le sort
Que les garçons de ferme
Engagés pour ce terme,
Sûrent que leur patron
Avait dans la maison
Somme très rondelette,
Et qu'il avait cachette
Pour entasser ses sous.
Tout sens dessus dessous,
Ils auraient bien pu mettre,
Mais il veillait le maître,
Et pour risquer le coup,

C'était risquer beaucoup;
Ce que les deux compères
Qui point ne désespèrent
Ne veulent point encor
Brusquer pour le trésor.
Mais à force de faire
Enquête en cette affaire,
Ils apprirent enfin
Où le compère fin
Cachait son bas de laine.

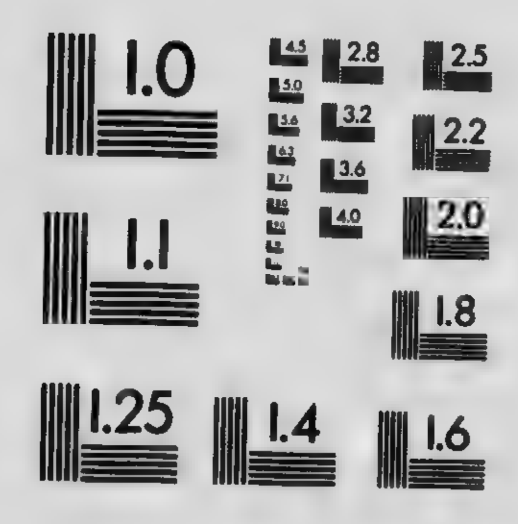
A l'heure où la nuit pleine
Etend son voile noir
Qu'on peut à peine y voir,
Où cette sombre fée
Nous livre au dieu Morphée,
Voici qu'à pas de loup
Viennent tenter leur coup
Les deux garçons de ferme.
Leur cœur est vaillant, ferme.
Ces gens ne craignent point.
Ils marchent avec soin;
Celui qui vient en tête,
A la porte s'arrête
De la chambre de Jean.
Seul un rhythme pesant
De poumons en cadence,
Souffle dans le silence
De la paisible nuit;
C'est un rassurant bruit,

Car Jean et son épouse
Dorment. Le coup de douze
Résonne clairement,
En bas, et lentement,
A la vieille pendule.
L'un des voleurs module
Un pst d'attention,
Puis à son compagnon
Glisse bas à l'oreille:
—Làd'dans, l'vieux et la vieille
Dorment d'un lourd sommeil,
Ou quéqu' chos' de pareil!
J'vais entrer dans le place,
Puis après un espace
De quelques instants, toi,
Tu viendras après moi.
Pas de bruit, et fais vite.
Et surtout je t'invite
A m'imiter en tout.
Ensuite, à pas de loup
Dans la pièce il pénètre.
Un ais disjoint peut-être,
Sous le pied du voleur,
Lors, gémit de douleur.
Ce bruit dans le silence
Nocturne est plus intense
Et réveille presto
La vieille à son dodo;
Un peu terrifiée
Elle s'est écriée :



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

—Qui... qui... qui...sque c'est ça?
L'homme imite le chat :
—Miaou! —Bah! fit-elle
C'est not' chatte Fidèle,
Je m'alarmais à tort,
Rendormons-nous encor!
L'autre voleur qui guette
Au seuil de la chambrette,
Juge le moment pour
Pénétrer à son tour,
Et se glisse avec aise
Lorsqu'il heurte une chaise.
La vieille alors bondit
Presque hors de son lit
Et s'écrie apeurée :
—Jean, qu'est-ce que c'est ça?
L voleur, vrai bêta,
La voix pleine, assurée,
Répondit : C'est l'aut' chat!

Les aventures de St-Laurent à Montréal

(***Cousin de Gros Jean***)

Un brave campagnard ayant nom SAINT-LAURENT!
Vivait couci-couça dans l'avant-dernier rang
D'une paroisse près d'une très grande ville.
Il vivait là, content, gaiment, l'âme tranquille.
Or, un jour il apprit, je ne sais trop comment,
Qu'à Montréal, partout, on trouvait de l'argent;
Que l'on en ramassait parfois dans la journée
Pour rendre une personne assez bien fortunée.
On avait ajouté qu'à Montréal, les gens
Etaient capables, bon! vous savez, sans bon sens.
L'imagination vivement excitée,
Notre brave homme alors, ne connut qu'une idée:
Visiter la cité du défunt Chomedy !
Et voici de ce chef le récit qu'il m'a dit.

—J'arrive à Montréal; aussitôt j'me promène;
Je regarde partout, on le comprend sans peine.
C'est qu'il y avait tant d'belles choses à voir!
J'aurais pu regarder du matin jusqu'au soir
Et m'en aller ainsi pendant toute une smeaine,
Sans satisfaire à ma curiosité vaine.
J'avais bien comme ça, sans m'en apercevoir,
Passé la demi-heure, alors que su' l'trottoir,

Tout à coup, à mes pieds, un' bourse bien garnie,
Si l'on pouvait en juger pas sa mine arrondie,
Arrête mes regards. Sans perdre un seul moment,
Elle est entre mes mains, et là, l'examinant
Je deviens ébahi:—"Cristi! la belle aubaine!"
La bourse contenait en argent la centaine
Et même un peu plus qu'ça. J'aurais pu su' l'pavé
Battre un vif entrechat!... J'eus envi' d'me sauver!...
Après l'premier moment d'exaltation qui vaille
J'examine assobri ce que vaut ma trouvaille,
Cent-dix piastres! Ah! Ce qu'on ne mentait pas
Quand on m'disait qu'à Montréal, à chaque pas,
On pouvait ramasser souvent une fortune!
Eh ben! v'là qu'subit'ment il m'en arrivait une.
Je poursuis mon chemin le cœur tout réjoui.
Un tramway passe. Tiens! si j'faisais un tour? Oui,
C'est ça, promenons-nous! J'fais arrêter la machine,
J'y monte et m'v'là parti su' la ru' Sainte-Catherine!
J'vous dis qu'ça roulait ben, ben mieux qu'mon vieux gris!
Le mesieu conducteur appelle : SAINT-DENIS!
Un m'sieu se lève et sort. Voilà que je raisonne:
"Tiens, m'sieu l'conducteur connaissait c'te personne,
N'ignorant pas, sans doute, ousqu'elle descendrait?"
Un peu plus loin voilà qu'il nomme : SANGUINET!
En appellant ce nom, il visait un gros t'homme,
Assis tout auras moi, qui mâchait de la gomme;
Et mon voisin de droite, aussitôt s'lève et sort.
Etonné, j'ouvre l'œil car ça devenait fort!
Est-ce que l'conducteur connaissait tout le monde
Ainsi qu'leur point d'arrêt? Probable!... une seconde

Plus tard le char s'arrête : ELISABETH, qu'il dit;
Une chic créature aussitôt descendit.
La r'gardant s'éloigner, j'songeais: Elle s'appelle
Elisabeth cette petit' dame si belle,
Et l'conducteur a l'air d'être de ses amis,
Le chanceux! Mais, au fait, me dis-je alors surpris,
Comment peut-il savoir qu'à telle ou telle place
Quelqu'un veuille arrêter? La chose me surpasse!
On me l'avait ben dit qu'à Montréal les gens
Etaient ben capables, vous savez, sans bon sens!
J'le créyais pas d'abord, mais devant l'évidence,
Pas moyen d'ostiner. Pour lors l'conducteur lance
Encore un autre nom, puis un bon gros mesieu
S'lève et lentement sort. C'était un nommé CADIEU!
Et le tramway reprend sa route de plus belle.
J'étais mystifié, vraiment, de façon telle,
Qu'enfin pour en avoir le fin mot de tout ça,
J'me l'vai pour demander à ce conducteur-là,
Comment il s'y prenait pour deviner d'la sorte
La destination juste des gens qu'il porte,
Sans parler de leur nom, mais au même moment
A ma surprise extrême, il cria : SAINT-LAURENT!
C'était moi! j'descendis. C'pendant mon aventure
Devait se prolonger. Je vis un' créature
Bien mise s'avancer rapidement vers moi;
J'étais au coin d'la rue ou boulevard?... Ma foi!
J'étais pas mal perdu. Du tramway, l'affaire
M'avait tout embrouillé... Je n'savais plus que faire!
La dame étant pressée, évidemment, me dit:
"Est-ce SAINT-LAURENT?—Oui !—Eh bien! qu'elle fit,

Le Cent-Dix, SAINT-LAURENT? Elle crut à ma mine
Que je devenais fou, la chère dame! Pardine!
Je l'ai cru moi-mème! Ah! ça surpassait tout!
On avait ben raison de dire, pour le coup,
Qu'à Montréal, c'était un' ville merveilleuse,
Et que ses habitants... Ma trouvaille heureuse,
Mes cent-dix piastres, à la dame, j'les tendis,
Et j'm'enfuis d'Montréal, que j'n'ai pas r'vu depuis!

L'apprenti pharmacien

(Nicole Deschamps)

J'étais bien jeune, mais mon père
M'avais placé, croyant bien faire,
Chez notre seul apothicaire;
Cependant vous comprenez bien
Que je n'étais pour rien
Aux choses du dispensaire.
Oh non! mes attributions
Etaient d'un ton plus modeste:
Je ne vendais que lotions,
Onguents brevetés et le reste.
Un jour, je fus seul au comptoir;
Le patron pour affaire urgente
Etait sorti. Fallait voir
La mine affairée, importante
Que je pris incontinent.
Je copiai fidèlement
L'air du patron, croyant
Avoir par là, l'affaire belle
Pour servir la clientèle,
Qui, par bonheur pour elle
Ce jour-là ne vînt pas,
A mon grand regret, hélas!
Elle en perdait les bénéfices;

J'aurais fait des sacrifices
Certains, réels, sur chaque objet
Pour pouvoir faire de l'effet.
Puis, lassé, toujours d'attendre
Et ne pouvant rien vendre,
Savez-vous? je crois, ma foi!
Que j'aurais essayé, quoi!
Sur la première ordonnance
Que m'eut apporté la chance.
C'est pourquoi je disais vraiment,
Que les clients, heureusement,
Ce jour-là n'approchèrent guère.
Je sentais bien la colère
Me gagner. Ah! quel guignon!
Je pensais avec raison :
—Il ne viendra donc personne,
Pas même un petit garçon?"
Mais voilà qu'à la porte on sonne :
Ce n'est qu'un gamin qui vient
Demander pour un sou de gomme,
Et, comme je savais bien
Qu'il n'y en avait plus en somme,
J'eus un désappointement,
Et c'est à regret vraiment
Que je vis ce petit bonhomme
S'en aller un peu mécontent;
Mais juste à ce même instant
Rentrait mon apothicaire,
Voit les mains vides de l'enfant
Et s'informe de l'affaire.

Quand je l'eus mis au courant
Il devint rouge de colère
Et me dit en pestant, jurant,
Que j'étais bête bêtement.
Puis enfin, apaisant son ire
Il condescendit à me dire,
Si j'étais seul au magasin
Dorénavant et qu'il vint
Un client pour telle chose
Que nous n'aurions point,
Il fallait que je lui propose
Un substitut et le vanter.
Au garçon qui tout à l'heure
Voulait de la gomme acheter,
Comme une chose meilleure
J'aurais dû lui recommander
De la cire d'abeille
Et d'elle en dire merveille.
De m'amender, je promis,
Pour l'avenir. Or, la semaine
D'après voici ce que je fis,
Car j'eus encore l'aubaine
D'être seul au magasin
Alors qu'une dame vint;
Elle voulait faire emplette...
Elle était... elle était... en quête...
Ma foi! cela m'embête
De vous dire tout crûment
Ce qu'elle voulait, pourtant
C'est bien simple, seulement,

Il faut un détour faire
Pour expliquer l'affaire.
Elle voulait, vous saurez
Du papier en petits carrés...
De certain papier de soie
Que d'ordinaire on emploie...
Pas besoin d'en dire plus long...
Alors, me rappelant ma leçon :
—Nous n'en avons pas, dame!
Mais nous avons mieux, madame:
Nous avons du papier collé
A mouche et du papier sablé !

Les cinq sous de l'avare

Chaque pays de notre sphère
A des Harpagons de Molière,
    Et celui du *Castor*
Et de l'*Erable*, jeune encor,
N'est pas exempt de cette race;
    Car, quoique l'on fasse,
Il y aura toujours partout :
Pingre, vilain, avare ou grippe-sou.

Un jour, l'avare Jean-Baptiste
(Cousin germain de Gros-Jean)
    Dût laisser son argent
Au bord de la tombe, fort triste,
    Ainsi que son or,
Et vers les cieux prendre son essor.
Au seuil de la claire Empyrée
    On lui refusa son entrée.
—Vous n'avez rien en main,
Interrogea le portier divin,
Qui vous donne droit de passage?
Pas le plus petit bagage
Spirituel: prières, jeûnes, dons
Religieux, mortifications...
Ainsi qu'autres actions

Méritoires aux yeux du Maître?
Car autrement je ne puis vous admettre.
—Attendez! fit Harpagon,
Il me souvient d'une bonne action.
—Oui? —Une fois j'ai fait l'aumône;
J'ai donné deux sous à un gueux.
—Est-ce tout ? —Non. J'ai fait encore mieux:
La charité n'appauvrit pas personne!
Une autre fois, un autre mendiant
Sans qu'il m'en coûta regret, oui, vraiment,
Reçut de moi trois beaux sous neufs. —Ensuite?
—C'est tout, il n'y a pas de suite.
—Tiens! lui dit le saint d'un ton sec :
V'là tes cinq sous et va chez l'diable avec !

MORALE :

Il sera beaucoup plus facile
De passer un gros *chat* par le *trou* d'une aiguille,
Que de voir entrer là-haut,
Un grippe-sou, l'espèce de *chameau* !

Imberbe

Michel rencontra sur la route
Hier, le père Ladéroute.
Cela faisait bien deux longs mois
Depuis qu'ils s'étaient vus, je crois.
Notre Michel qui d'ordinaire
Etait dénué d'embonpoint,
Par son visage mis au point,
Joufflu, d'une rondeur lunaire,
Fut cause que son vieil ami
S'extasia fort sur sa mine :
—Ça fait ben un mois et demi
Que je t'ai vu, je m'imagine?
Maint'nant t'as l'air résolu,
Plein d'santé, robuste, joufflu!
Tu devrais m'donner ta recette,
Je la mettrais à profit, moi,
Et ça m'ferait pas d'mal, ma foi!
Qu'a ton régime, j'me mette !...
—Eh ben, père, c'est un secret,
Mais à vous j'peux ben l'dire,
Parce que vous êtes discret
Et que d'moi vous n'irez pas rire.
Ben, vous saurez donc que j'avais
A mon dernier voyage en ville

Acheté de quoi, pas mauvais,
Et d'un usage ben facile
Pour faire pousser... devinez?
Le poil qui nous vient sous l'nez!
J'voulais avoir un' bell' moustache,
Et comm' ça n'venait pas du tout
Je m'mis à penser faut que j'tâche
De m'aider. Je m'donnais un coup
De rasoir trois fois par semaine,
Et même plus souvent que ça.
Les r'cettes que chacun amène,
J'les essayai... tout y passa!
Mais point d'barbe, pas d'moustache.
Ça m'désappointait tout d'bon,
J'vous l'dis et point m'en cache,
Pour en perdre quasi la raison.
C'est alors que j'appris d'Basile
Qu'a vécu longtemps à la ville,
Qu'ils ont d'quoi pour faire pousser
La barbe et comment en user.
J'en achetai donc un' bouteille.
Or, faut vous dire que ma sœur,
En avait un' presque pareille
Qui cont'nait un' sort' de liqueur
Pour faire profiter le buste.
Je n'sais pas trop, comme de juste
Comment que ça s'fit, mais vl'à
Qu'les étiquettes su' les bouteilles
Tombèrent. J'l'ai dit, pareilles
Etaient ces bouteilles-là ;

En recollant mon étiquette
J'sais pas comment la chos' s'est faite,
Mais on s'trompit. C'est une erreur
Qu'a bouleversé ma sœur :
J'ai l'visage rond, qu'c'est suparbe...
Mais Simplice a l'buste plein d'barbe!

La danse

Simplice interrogeait un prêtre :
—Je voudrais bien connaître
    Si danser est un mal ?
—Oui, dit-il, si vous dansez mal !

Arriéré

Gros-Jean ne connut pas l'école;
Dans son coin du pays
On n'en avait pas encor mis.
La famille était agricole,
Défrichant tout à fait au nord
Dans une région lointaine.
Gros-Jean, bien que très jeune encor,
Aidait, la chose est certaine.
Un peu plus tard, il s'engagea
Et dans les chantiers voyagea.
Dans sa main rude et nerveuse
Sa hache, profondément,
Mordait la souche résineuse
Des pins abattus lentement.
Sa charpente à cette vie
Suscitait un soupir d'envie;
Mais son côté moral, grands dieux !
Bien sûr, n'eut pas fait d'envieux.
Un jour que vers sa famille
Il revenait au printemps,
Il passa par notre ville.
C'était alors le saint temps
De pénitence : le carême.
On était à la Passion.
Le soir, il ouït le sermon
Sur le martyre suprême
Du Rédempteur si bon, si doux,

Par la nation juive.
Dans sa candeur naïve
Il s'emporta jusqu'au courroux.
S'il eut été là, Sainte Vierge !
Il l'eut défendu, votre Fils!
Tout seul, il peut en vaincre dix !
On soufflait le dernier cierge
Quand il sortit du saint lieu.
Le lendemain, par la ville
Il errait pour voir un peu.
Des enfants qui laissent leur jeu
Attaquent un vieux en guénille.
—C'est un juif, lui dit-on.
Gros-Jean alors s'en approche,
Et pan ! lui flanque une taloche
Qui l'attrape sous le menton.
Le juif fait la culbute,
Mais se relevant bientôt,
Demande pourquoi cette insulte ;
Il n'a rien fait, n'a dit mot
A personne. Aussitôt
Gros-Jean lève le poing encore
Et pose de sa voix sonore.
—'Sque t'es juif ? —Oui, mais... —Ah ben !
C'est toi qu'a tué Jésus-Christ, hein ?
—Jésus... Non m'sieu! Fous foulez-rire ?
Il est mort d'buis tix-neuf cents ans!
—Ah! fit, surpris, Gros-Jean Deschamps,
'Scusez, alors, mon excès d'zèle ;
J'viens rien qu'd'apprendre la nouvelle !

Aux vues animées

Gros-Jean s'arrête au Nationoscope
Ou peut-être à tel autre scope ;
Il se présente au guichet ;
De dix et quinze sous sont les prix du billet,
Et l'employé demande :
—Combien ?... Dix ou quinze?... Gros-Jean
Aussitôt se méprend
Et sa colère est grande
Alors qu'il répond :
—Dix ou quinze ?... Ben non !
J'su' seul, ma famille est à la maison !

L'école rurale

**Dans les derniers rangs
Nous avions une école
Que fréquentait "Joufflu"-Nicole
L'un des fils de Gros-Jean Deschamps.
Un jour, l'institutrice
Pour la visite du curé
Les enfants avait préparé.
Elle leur fit un exercice
Où le premier répondrait
Au catéchisme; ce serait :
"Qui vous a créé, mis au monde ?"
A répondre par Jean Lalonde.
La deuxième question
Serait sur l'Histoire Sainte,
Et traiterait de Samson,
L'homme fort, dont la rude étreinte
Mettait tout en pamoison.
Beau moyen d'illustration
Pour monsieur "Joufflu"-Nicole
Le numéro deux de l'école.
Quant au numéro trois...
Bah ! passons! On comprend, je crois,
Le système.
La simplicité même,**

Pourvu que tout alla bien
Et qu'il ne clochat en rien !
Un instant, une seconde
Avant que monsieur le curé
Entra, voilà que Jean Lalonde
        Dut se retirer.
Le révérend arrive, entre,
Et bientôt commence en disant :
—Qui vous a créé, mon enfant ?
A Nicole alors s'adressant.
—Il avait mal au ventre
Pis il est sorti celui qu'Dieu
A créé pis mis au monde ;
C'est Ti-Jean Lalonde!
Répondit Nicole; moi, m'sieu,
J'su' Samson, l'plus fort du monde!

Épaisses

Chez un marchand de chaussures
Gros-Jean entra
Pour chausser ses *créatures*.
On lui montra
Des choses avec des semelles
Epaisses d'un doigt.
Il les trouva peu belles ;
C'était vrai, ma foi !
Dans ses mains il les vire
Et retourne vingt fois.
Alors le commis de lui dire,
Bridant sa voix
Pour ne pas éclater de rire :
—Ces chaussures-là,
Voilà !
Sont de mode nouvelle,
Substantielle !
Gros-Jean se sent dépité,
Car il voulait acheter
Des bottines
Beaucoup plus fines.
Enfin, prenant son parti
Il dit :
—Y les faissent
Epaisses !

Recommandé aux prières

Le père de Gros-Jean se fit recommander
Un beau dimanche, aux prières, en chaire,
Et chacun de commenter
Sur le pauvre octogénaire
Qui, plus longtemps, n'avait pu résister.
Cependant, le saint sacrifice
Terminé, hors de l'édifice
Sacré, la foule lentement
S'écoule recueillie.
Elle est bientôt ébahie
En voyant allègrement
Passer Deschamps, le père,
Qu'à peine un instant encor
Le curé du haut de la chaire
Annonçait comme quasi mort.
Tout le monde l'environne
Et chacun le questionne :
—Mais père, d'où venez-vous ?
On vous croyait à l'agonie !
Vous êtes encor plein de vie!
Mais, allons, père, dites-nous
Qu'est-ce que tout ça veut dire ?
Tout à l'heure, m'sieu l'curé,
Voyons, on s'est pas trompé, j'cré !

Y vous a r'commandé pas pour rire,
Aux prières ? —Ben, bonnes gens,
Dit le vieillard Deschamps,
Voici ce qu'en est d'la chose :
"Hier encor j'voyais pas rose.
Tous les jours à mon dîner
On a l'habitude de m'donner
De *pleines* bols de soupe,
Pis deux grandes tranches de pain
Que ma vieille me coupe
Dans la miche et large comme la main;
Des choux, navets, pois ou blé d'inde
Selon qu'est fait l'pot au feu, bon !
Puis un gros chapon tout rond.
Après ça, la vieille va m'avinde
Des beignes, un morceau d'tarte, un fruit.
N'importe quoi! J'suis pas difficile !
Sam'di, j'sais pas comment qu'ça s'fit
Me v'là coupé d'moiquié su' l'appétit.
J'appelle Michel et lui dit :—File
Vite au presbytère, dire au curé
Qu'j'en ai pas pour ben longtemps, j'cré !
Mais, fit le vieux avec un fier sourire
Ça m'fait plaisir de vous dire
Que ce n'était qu'passager :
Drès c'matin je m'suis r'mis à ben manger!

La Noël

C'est la veille de Noël.
Le froid est sec, vif, cruel.
Une pauvre mendiante
A la tête branlante,
Un panier sous le bras,
Ne sait où tourner ses pas.
On le voit, elle est étrangère
Dans le quartier.
Vient à passer un charretier
Qui la tire de misère
En lui conseillant de heurter
A telle maison voisine ;
Ce qu'elle fait sans hésiter,
Se dirigeant vers la cuisine
Située à l'arrière.
C'était un presbytère.
La vieille frappe : toc! toc!
La porte s'ouvre et la servante
Du curé dit :—Saint Roch,
Not' patron, une mendiante
Encore! Ça n'finira plus.
Mais ça fait rien, entrez la "mère !"
Vous n'êtes pas la première,
Et vous ne serez pas la dernière.

La misère est grande, Jésus!
Et faut soulager l'infortune;
Mais on ne peut donner beaucoup,
Il en vient trop tout d'un coup!
Si c'était rien que quéqu'une...
Mais la "mère" quel est votre nom?
—C'est la Noël, qu'elle répond.
—Ah! dit Simplice, la servante,
A la pauvre mendiante,
Dans c'cas-là, ça change tout;
Attendez un petit bout,
Et Simplice laissa la vieille.
Elle revint bientôt portant
Une dinde sans pareille
Un galinacé géant !
—M'sieu l'curé ma dit "Simplice,
Sers ben la dinde que v'là!
C'est pour la Noël, tu sais, là!
—Ah! que Dieu vous bénisse!
Dit la gueuse emportant l'oiseau.
Noël pour elle fut très beau!

L'obole

Le jour finit.
Au déclin crépusculaire,
Sur le chemin uni,
Il lit son bréviaire,
Notre digne curé.
Il se promène
Près de son jardin muré,
Quand un mendiant s'amène
Et d'un ton de gueux
La charité demande.
L'homme pieux
Lui donne son offrande.
Ah! notre bon curé,
Il n'est pas riche !
Et non plus, pas chiche
Mais son don est mesuré
A son humble ressource
Et ses pauvres nombreux.
Il donne donc à ce gueux
Le fond de sa bourse :

UN SOU !

Lui disant que c'est tout
L'argent qu'il porte.

Ce mendiant étranger
En prenant congé,
Grogne de la sorte
A part lui, tout bas,
Ne croyant pas
Que le curé puisse l'entendre :
—Oui!... J'vas faire loin avec ça !
Le prêtre aussitôt dénicha
Un autre sou qu'il court tendre
A l'homme et l'arrête à point:
—Tenez! vous pourrez faire un peu plus loin !

Contraste

Un Narcisse faisait le *frais*,
Sûr de la beauté de ses traits,
Disant : —Si c'est ma destinée
D'être sujet de l'hyménée,
Je prendrai femme laideron;
Nos figures contrasteront.
C'est ce que je veux, le contraste ;
Un contraste aussi grand et vaste
Que possible! —Hé, monsieur, dit
Jeanneton qui l'entendit,
S'il vous plait, je vous en supplie,
Qu'elle soit ou laide ou jolie,
Pour contraster avec profit
Prenez une femme d'esprit !

Il n'avait rien vu

Nicole tout en pleurs s'en vient trouver sa mère
Qui s'informe aussitôt de cette peine amère :
—Quelqu'un t'a-t-il fait mal? Où qu'il est le bobo?
L'enfant la voix brisée, à travers un sanglot
Dit: —Eh non! c'est pas ça! Luce a fait la culbute
En bas de l'escalier.... Aux mots de cette chute
La maman craint pour Luce et vole à son secours,
Mais Nicole, reprend, continuant, toujours
Ses pleurs : —Luce a pas d'mal; elle joue avec Rose!
—Eh ben! s'il n'y a rien, c'est plus la même chose:
Ferme toi! Vite, itou! Bon! pourquoi pleures-tu?
—Toinon l'a vu tomber et pis moé j'ai rien vu!

Perdu en tramway

Gros-Jean à Montréal, un jour,
Monte en tramway pour un tour.
Un filou d'une main habile,
Lui vole sa bourse et file.
Quand ce bon Jean voulut payer,
Il avait beau se fouiller,
Il ne trouvait plus de bourse.
Il crut durant cette course
L'avoir perdu. Sur le champ
Il va voir le surintendant
Des chars et raconte l'affaire.
Cet homme lui promet de faire
Tout pour retrouver l'argent.
Jean s'en va donc assez content.
Mais une heure après sur la place
Où s'est perdu son argent, il repasse,
Voit des gens enlevant un rail,
Qui peinent en un dûr travail,
Maniant pic, pelle et pioche
Pour lever pavé, terre et roche.
Gros-Jean pense là-dessus
Qu'il est cause de ça. Confus
Vers les bureaux du chef il presse
Le pas:—M'sieu, j'voudrais qu'on cesse

Tout c'barda qu'on fait là-bas;
Quand j'suis v'nu j'pensais pas
Que faudrait démancher la rue
Pour chercher ma bourse perdue.
Elle contenait peu par bonheur,
Mais, merci tout d'même... Serviteur!

Abstinence

Michel s'était marié
Aux premiers jours de janvier.
Quand vint le carême,
Il était encor même
En pleine lune de miel
Au firmament terrestriel.
Un jour il vient en ville.
Réintégrant son domicile
Son épouse lui dit :
Cet après-midi
J'eus la visite
De Marguerite ;
V'là que son mari
Par esprit
De pénitence
Va faire abstinence ;
Se privera
De tabac.
Plus de pipe
Pour Philippe,
Durant ce temps !
Or, m'sieu Deschamps,
Comme tu ne fumes
Ni ne consume

De vilain tabac,
Dis-moi donc, là,
Ce que tu vas faire ?
Car tu n'peux te soustraire
A l'obligation
De privation.
Michel pencha la tête
Et dit : —Ça m'embête!
Je m'priverais bien,
Mais d'quoi? J'vois rien.
La petite femme
Dans les yeux une flamme
Soupira :
—Eh bien, on s'privera
(Ça m'fait de la peine)
Pour une quarantaine
De s'embrasser !
Non, pas l'plus p'tit baiser !
—Hein? répête...
Tu perds la tête !
Fit Michel dès le moment,
Surpris douloureusement.
Avec un charmant sourire
Elle s'empressa de dire :
—Mais mon cher Michel,
Quand le ciel
Est en cause
Faut bien faire quéque chose !
Tu ne bois pas,
N'use pas de tabacs...

Alors faut un sacrifice
Qui soit propice
Aux yeux
Du Maître des cieux.
Vois donc Philippe
Sevré de sa pipe !
Michel se rendit
Avec dépit
A cette prière
Qu'il n'aima guère.
Ce point choqua
Michel qui s'appliqua
A la rigoureuse observance
De l'abstinence
Proposée innocemment.
C'était agir méchamment,
En petit maître !
Lise regretta peut-être
Sa proposition.
Son expression
Trahissait sa peine.
Enfin, la même semaine,
Soit, deux jours plus tard,
A Michel elle fit part
Toute heureuse
De la nouvelle joyeuse
Qu'elle venait de recevoir,
Fraîche d'espoir :
—Mon cher Michel, sais-tu? Philippe
A repris sa pipe !

Le petit de Simplice

Dans un tramway, immense véhicule,
Et qui partout dans Montréal circule,
Je me trouvais tout dernièrement,
Quand une femme au visage charmant,
Auréolé de fines tresses blondes,
Auprès de moi prit place. En deux secondes
Mon cœur flamba; le temps de dire : toc!
Du petit dieu, je subissais le choc.
Elle portait la blonde créature,
Entre ses bras une miniature
Epanouie et vive de ses traits.
En la voyant, voilà que je songeais
A tel tableau d'un maître de l'antique...
A ce moment si bien psychologique,
Le conducteur du tramway vint troubler
Ma vision. Je voulus l'appeler;
Il n'entendit, même en haussant la gamme,
Et juste alors présentait à la dame
Sa boîte à bons. Elle lui répondit
En lui tendant un beau billet de dix.
Le conducteur n'ayant pas de monnaie,
Parla : —Ma foi! je ne crois pas que j'aie
De quoi changer ce billet; aujourd'hui
Nous avons eu tout un monde inouï

Et mon argent a fondu comme glace
Sous le vent chaud du mois de juin qui passe.
N'auriez-vous, fit l'officier poli
Rien de plus p'tit ? Est-ce votre plus p'tit ?...
La femme alors, croyant bien qu'il n'est cause
Que du bébé, du joli poupon rose,
Lui répond donc à l'homme en rougissant :
—Oui, j'suis mariée à peine depuis un an.

La vache perdue de Gros-Jean

Gros-Jean a perdu sa vache,
Et malgré qu'il tâche
De la retrouver n'y parvient.
Enfin, chez le curé s'en vient
Lui demander une annonce
Pour le prône suivant.
D'abord le prêtre y renonce ;
Ce serait scandale, vraiment !
C'est à la porte de l'église
Plutôt que ces choses se font;
Ce moyen ne parait pas bon
A Gros-Jean qui point ne le prise;
Il insiste pour l'autre, mais
Le curé ne voudra jamais.
Cependant... la chose... peut-être..
Pourrait s'arranger... Voyons!
Et le bon, le digne prêtre
Cède en posant des conditions:
"Gros-Jean aime trop la goutte,
Il faudra sur ce s'amender?"
Et quoique cela lui coûte
Il lui faut capituler.
"Ensuite, souvent Gros-Jean, jure,
Blasphème quand en boisson;

Il faut qu'il soit meilleur garçon?"
Ne plus sacrer, la chose est sûre,
A s'empêcher de cela
Ce sera peut-être difficile,
Mais enfin, on essaira.
"Gros-Jean avec sa famille
Devra venir plus souvent
A l'église, à la messe?"
Jean fait encor cette promesse.
Il attend alors en tremblant
Ce qu'on va demander encore.
Lui demandera-t-on beaucoup?
Mais non, là, c'est bien tout!
Dans un : Topons-là! sonore,
Se clot l'étrange arrangement.
Le dimanche à l'église
Gros-Jean de tous est la surprise.
Le service saint, cependant
Parait long à notre pédant;
Le sommeil le maitrise,
Dans son banc finalement
Et le gagne rapidement.
Le curé monte en chaire;
C'est l'heure où le prône se fait.
De l'impudent Gros-Jean, l'affaire
Cause sensation en effet;
Le curé passe à d'autre chose,
Puis à d'autre, quand Gros-Jean
Se réveille soudain et cause
Un scandale. Pensant

Que Caillette est en cause
Voici ce qu'il interpose
Dans le prône du curé,
Qui venait de recommander
Une dame décédée
Récemment. Elle avait possédée
Toutes les vertus :
Travaillante, pas gaspilleuse,
Douce, propre et soigneuse.
Ce fut là-dessus
Que Gros-Jean, notre homme
A sa vache pensant, s'arrache de son somme
Et dit:— M'sieu l'curé, s'i' vous plait!
Dit' donc aussi qu'a donnait ben du lait!

Et cœtera !

Un jour, à Montréal, Gros-Jean
Entra dans un restaurant
Voulant dîner en ville.
Son repas terminé
Il demande à la fille
Qui servait, de lui donner
L'addition. Elle la lui donne :
On lui chargeait cinquante-sous!
Alors, Gros-Jean s'abandonne
Vivement à son courroux:
—Cinquante-sous? mais mam'zelle,
Vous me la jouez belle
Parce que j'suis un *habitant!*
Mais fiez-vous y pas tant :
J'les connait les gens d'la ville!
J'ai pas mangé pour tout c't'argent.
Cinquante-sous ? Laissez-moé don' tranquille!
Trente-sous, c't'assez, dit Gros-Jean .
Puis, il ricane, ironique.
La fille amusée, explique :
—Vous avez eu : soupe, rôti
De bœuf et de poulet aussi;
Petits pois, chou-fleur à la crème;
Gâteau, tarte, thé, café même...
Et cœtera!

—J'le savais, là!
Qu'on m'volait: J'ai pas mangé d'ça,
Moé, de l'etcœtera!

Neuf et dix-neuf

Au baptême de Fanfan,
De Gros-Jean, le neuvième enfant,
Monsieur le vicaire
Au cahier baptistaire,
Notant cet évènement,
Dut hésiter un moment;
Sa mémoire ingrate,
Du jour, oubliant la date,
Il murmure à part lui :
—Qu'est-ce donc, aujourd'hui ?
Le vingt-neuvième ?
—Ah! mon père, pardon,
Pourquoi nous prenez-vous don'?
Fit Jean, c'est rien que l'neuvième!

Jactance

Le vin, le vin !
C'est un jus divin,
Un merveilleux liquide
Qui rend le faible intrépide.
Par lui le plus petit
Soudain se trouve grandi,
Et, devenant téméraire,
Ne crains plus d'adversaire.

Une souris sortit un soir
De sa cachette.
Malgré qu'il faisait noir,
Elle sentit que Minette
Etait absente alors.
Elle met donc le nez dehors
Et s'avance craintive,
Flairant fort de son museau fin,
Redoutant alerte vive,
Récelant peut-être sa fin,
Car Minette en la place
Cachée à la nuit d'avant
S'était subitement
Déclarée et fait la chasse ;
La pauvre souris

Eperdue, affolée,
Lançait mille petits cris
Craignant d'être étranglée.
Tout à coup,
Elle avait reconnu son trou,
Son gite,
Et s'y précipitait bien vite.
Qui fut bien trompé ?
Le chat qui croyait souper.

Mais ce soir la petite bête,
Inquiète,
Sa hasarde dehors
Pouce par pouce,
Trainant son petit corps,
Doucement elle se pousse
Et ne flaire point
(Quoique flairant avec soin)
D'ennemi nulle trace.
Lentement, elle se déplace.
Ah! un parfum nouveau
Rafraichit son museau!
Quel suave arôme
Qui dans l'air embaume!
On en pourrait manger!
Souricette douce et craintive,
A ce moment arrive
Sur le plancher
Près d'une mare embaumante,
Et plonge sa langue brûlante
Dans la boisson qui rafraichit.

Elle boit... boit... boit d'avantage ;
Elle y boit du courage,
Puis... follement rit.

La boisson que Souricette
Vient de trouver, c'est du vin.
Joson, le valet, en cachette
A commis un larcin.
Il a trop empli son verre
Et le vin a coulé par terre.
C'est ce nectar
Qu'un instant plus tard
La petite bête
Découvre joyeusement,
Le happe goulûment,
Et devient bientôt en "fête".
La souris se sent grandir
Et du même coup s'enhardir;
Sur ses deux pattes d'arrière
Elle se dresse, va, vient,
Titubant, vaillante et fière,
Ne craignant plus rien !
Quelle morgue! quelle insolence
Lorsqu'elle lance
Ce défi provocateur
Les poings clos, tel un boxeur
Plein de jactance :
—Qu'il vienne donc pour voir,
Le chat qui me courut hier soir !

Tout son temps

Madame Gros-Jean n'était plus .
Partie au séjour des élus
Depuis bientôt une semaine !
Gros-Jean avait beaucoup de peine.
Or, il rencontre le curé,
Sur le chemin de blanc poudré;
On se salue et l'on s'arrête.
Sur la perte qu'il avait faite
Le curé console Gros-Jean,
Une par une énumérant
Les qualités de la pauvre âme.
C'était une bien bonne femme !
Et Gros-Jean acquiesce en tout.
Puis, changeant de ton, tout à coup,
Le digne prêtre alors ajoute :
—Elle était bien bonne, sans doute,
Et sauvée aussi, je le crois,
Mais bien peu vont au ciel tout droit.
Aurait-elle eû ce privilège
Pour lequel faut blanc comme neige?
Hum! il est permis d'en douter.
On peut penser sans hésiter
Qu'elle doit être au purgatoire.
Un lieu, vous savez, qu'est notoire

Pour être rempli de tourments;
Où des âmes souffrent longtemps.
Il vous faudrait prier sans cesse,
Faire souvent dire la messe
Afin de raccourcir son temps...
—Vous ne connaisez pas ma vieille,
La défunte a pas sa pareille :
Elle aurait, dix, vingt ou trente ans,
Dit Jean, mais elle est *ordilleuse*
Et si tellement scrupuleuse
Qu'a voudra faire tout son temps!

Une vache supérieure

Gros-Jean était en renom,
Partout dans le canton,
Comme heureux propriétaire
De fort beaux animaux :
Cochons, bœufs, vaches, veaux...
C'était l'orgueil de sa terre !
Au couvent du bourg voisin,
Voilà qu'un jour on eut besoin
D'une vache laitière
De qualité première.
On s'adressa donc à Gros-Jean.
Il arrive conduisant
En laisse une belle bête,
Dont il vante les qualités,
Le verbe hâté, plein la tête.
La sœur enfin arrête
Ce flot de mots précipités,
Et clairement expose
A Gros-Jean ce qu'il leur faut.
—Ben! dit l'homme, après une pause,
Ma vache est sans défaut.
Pour en trouver de meilleure,
Vous en trouverez pas souvent,
Pour parler comme au couvent :
C'est une *supérieure*!

TABLE DES MATIÈRES

Pag